Laura Bellini



Entre les plis de ta chemise

Ce qui existe entre eux n'est pas à vendre

Entre les plis de ta chemise

Ce qui existe entre eux n'est pas à vendre

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384901755

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - Les conditions de la proximité 12
Chapitre 2 - Les choses qu'aucune signature ne peut garantir 24
Chapitre 3 - Là où le papier se déchire 36
Chapitre 4 - De l'autre côté de la table 48
Chapitre 5 - Le droit de refuser 61
Chapitre 6 - À un souffle de distance 72
Chapitre 7 - Ce que nous n'avions pas dit 83
Chapitre 8 - La lumière après la fermeture de l'atelier 94
Chapitre 9 - Le risque inscrit dans les coutures 106
Chapitre 10 - Quand il ne reste que la vérité 118
Chapitre 11 - Un matin sans armure 129
Chapitre 12 - Le prix des non-dits 141
Chapitre 13 - On ne peut pas tout sauver 152
Chapitre 14 - La vérité entre nous 163
Chapitre 15 - La signature que je n'avais pas vue 174
Chapitre 16 - Le vide que tu as laissé 186
Chapitre 17 - Ce qui reste à moi 196
Chapitre 18 - Le prix du rachat 206
Chapitre 19 - Le prix de la liberté 218
Chapitre 20 - La lumière qui demeure entre nous 230

INTRO

La première chose que je remarquai fut mon tissu sous les doigts d'un inconnu.

Je ne connaissais pas l'homme qui se tenait près de la plus longue table d'exposition. Il portait une chemise claire en lin, les manches retroussées, et sa main reposait sur un échantillon que personne d'autre que moi n'aurait encore dû toucher. Il ne tirait pas sur l'étoffe et ne la manipulait pas distraitement. Au contraire, il en retenait le bord entre le pouce et l'index, comme s'il essayait d'y déchiffrer quelque chose que je n'avais pas consigné dans ma documentation.

Je m'arrêtai sur le seuil de la salle d'exposition du Centre d'art de Toruń et comptai jusqu'à trois.

D'ordinaire, cela suffisait.

Pas cette fois.

— Excusez-moi, mais cette pièce n'est pas destinée à être touchée.

L'homme releva la tête. Il n'avait pas l'air de quelqu'un qu'on venait de prendre en faute. Il semblait plutôt avoir été interrompu au milieu d'une conversation passionnante, même si son unique interlocuteur était un morceau de vieux lin.

— Je sais, répondit-il.

— Alors pourquoi le touchez-vous ?

— Parce que quelqu'un a mal indiqué le sens des fibres.

Je regardai l'échantillon, puis l'homme.

— Quelqu'un ?

— La personne qui a rédigé la description.

— Autrement dit, moi.

Son regard glissa vers le badge accroché à ma veste.

— Aurelia Kędra.

Il prononça mon nom avec calme, presque avec attention. Comme s'il vérifiait qu'il correspondait à ce qu'il venait de découvrir sur la table.

— Et vous êtes ?

— Feliks Soból. Relieur.

Son nom me rappela aussitôt le message que la commissaire de l'exposition m'avait envoyé trois jours plus tôt. Spécialiste des reliures traditionnelles, trente-cinq ans, son propre atelier, d'excellentes recommandations. Il devait examiner mes créations, puis contribuer à la réalisation d'une collection commune de reliures confectionnées à partir de tissus récupérés.

Je ne m'attendais pas à ce qu'il commence par remettre mon travail en question.

— Ce n'est pas une erreur, dis-je. J'ai volontairement changé l'orientation du tissu. Cela me permet de mettre en valeur les traces des anciennes coutures.

Feliks observa de nouveau l'échantillon.

— Dans ce cas, vous décrivez l'histoire du tissu, et non la manière dont ses fibres réagissent à la tension.

Je ne répondis pas immédiatement.

Ce n'était pas que je manquais d'arguments. Simplement, il avait raison, et je détestais particulièrement m'en apercevoir avant mon premier café.

Je m'approchai de la table, posai mon tube à dessins et sortis un crayon de ma poche. Au verso de la petite fiche

cartonnée, j'ajoutai une phrase. Feliks retira sa main pour me laisser de la place, sans que j'aie eu besoin de lui demander quoi que ce soit. Il sentait le savon propre, le papier et une note légèrement boisée. Il était suffisamment près pour que je remarque une couture irrégulière au poignet de sa chemise. Quelqu'un l'avait réparée à la main, avec soin, mais sans chercher à dissimuler la réparation.

Ce détail me plut davantage que je ne voulais l'admettre.

— C'est mieux, maintenant ? demandai-je.

Il lut la description corrigée.

— Nettement.

— Ne prenez pas l'habitude de me corriger.

Un léger sourire apparut sur son visage.

— Et vous, ne prenez pas l'habitude de penser que j'aurai toujours tort.

Je fus la première à détourner les yeux.

J'avais trente ans et suffisamment de déceptions professionnelles derrière moi pour savoir qu'un homme intéressant ne faisait pas nécessairement un bon collaborateur. Surtout lorsqu'il était capable, dès les premières minutes, de désarmer mes défenses avec une seule phrase prononcée tranquillement.

Cette exposition n'était pas une commande de plus à mes yeux. Durant les huit derniers mois, j'avais recueilli des tissus provenant d'ateliers de couture en cours de fermeture, d'armoires familiales et de petites manufactures. Chaque fragment possédait une provenance documentée. Chaque tache, chaque reprise et chaque zone usée appartenait à l'histoire de quelqu'un. Je voulais créer une collection qui ne considérerait pas la récupération comme un

moyen économique de produire des objets au design tendance.

Et, par-dessus tout, je voulais conserver les droits sur mes propres créations.

Le lundi suivant, j'avais l'intention de présenter à la commissaire de l'exposition un projet d'activité indépendante sous mon propre nom. J'avais déjà préparé un budget prévisionnel, une liste de clients potentiels et mes conditions de collaboration. Sans investisseur qui s'arrogerait le pouvoir de décision. Sans associé qui présenterait mon travail comme le fruit de sa propre vision.

Feliks Soból devait réaliser les reliures, pas devenir copropriétaire de mon idée.

— Vous cherchez quelque chose ? demanda-t-il.

Ce fut seulement alors que je réalisai que, depuis plusieurs secondes, je fouillais le contenu de mon dossier sans véritable objectif.

— Le contrat concernant l'exposition.

— Il est près de l'entrée. La commissaire a laissé les documents pour nous deux.

Je regardai vers une petite table. Un dossier bleu marine s'y trouvait effectivement. Sur sa tranche, on pouvait lire : « Collection commune — documents à approuver ».

Commune.

Un mot qui, dans mon métier, pouvait aussi bien annoncer une magnifique collaboration que le début de malentendus extrêmement coûteux.

Je m'approchai de la petite table et ouvris le dossier. La première page contenait la liste des pièces exposées. La deuxième, le calendrier des préparatifs. La troisième

présentait une proposition préliminaire destinée à faire découvrir la collection à d'éventuels partenaires commerciaux.

Ce point ne figurait pas dans nos accords.

— Vous étiez au courant ? demandai-je en soulevant la feuille.

Feliks s'approcha, mais s'arrêta de l'autre côté de la table.

— De la présentation ?

— De la possibilité de vendre le projet avant même la fin de l'exposition.

Il lut le paragraphe que je lui indiquais. Pendant un bref instant, son visage demeura parfaitement immobile.

— Je savais que les organisateurs discutaient avec des entreprises intéressées.

— Je n'ai jamais donné mon accord pour céder mes droits.

— Ce n'est pas encore un contrat de vente.

— Mais c'est une invitation à négocier cette vente.

Je refermai le dossier un peu plus brusquement que prévu. Feliks n'essaya pas de me calmer. À la place, il éloigna une carafe en verre qui s'était retrouvée dangereusement près du bord de la table.

— Vous devriez demander des explications avant de signer quoi que ce soit, dit-il.

— C'est bien mon intention.

— Tant mieux.

Cette réponse toute simple me surprit davantage que sa remarque précédente sur les fibres. J'avais pris l'habitude de fréquenter des hommes qui considéraient ma

détermination comme une provocation personnelle. Feliks, lui, n'essayait pas de me faire changer d'avis. Il se contentait de m'observer avec une concentration que je n'arrivais pas encore à interpréter.

— Vous n'allez pas essayer de me convaincre que j'exagère ?

— Je ne connais pas encore toutes les conditions.

— Et si vous les connaissiez ?

— Je vous dirais ce que j'en pense.

— Même si cela ne me plaisait pas ?

— Surtout dans ce cas.

J'aurais dû le trouver insupportable.

Au lieu de cela, j'éprouvai la dangereuse envie de découvrir à quoi il ressemblait lorsqu'il cessait d'être aussi maître de lui.

Derrière les hautes fenêtres, les nuages défilaient. La lumière automnale tombait sur les échantillons de lin, de coton et de soie, révélant des irrégularités qu'aucune photographie n'aurait su reproduire. Feliks retourna vers la grande table et souleva délicatement une pièce de tissu bleu.

— Ce morceau était autrefois une chemise ? demanda-t-il.

— Oui. Une chemise d'homme, des années quatre-vingt.

— Il n'en reste pas grand-chose.

— Suffisamment pour raconter quelque chose de nouveau.

Il effleura l'emplacement d'un ancien bouton, puis leva les yeux vers moi.

— On n'est pas obligé de transformer immédiatement tout ce qui reste d'une personne.

Une nuance que je n'avais pas encore entendue se glissa dans sa voix. Discrète, dépourvue de cette assurance professionnelle qui le caractérisait jusque-là.

— Parfois, c'est justement pour cela que ça en vaut la peine, répondis-je. Pour que quelque chose puisse continuer à compter.

Pendant un instant, nous nous regardâmes au-dessus de l'étoffe déployée. Je ne savais pas si j'avais bien compris ce qu'il voulait dire. Pourtant, j'eus l'impression que notre conversation ne concernait plus uniquement les reliures.

Le téléphone de Feliks vibra sur la table. L'écran s'alluma pendant une seconde. Je n'aperçus que le début d'un message : « Concernant les droits cédés… »

Il retourna aussitôt l'appareil, écran contre la table.

Je ne fis aucun commentaire. Je n'avais aucune raison de m'intéresser à sa correspondance. Pourtant, je retins ces quelques mots.

— Je dois passer un appel, dit-il. Je reviens dans quelques minutes.

J'acquiesçai.

Arrivé près de la porte, il s'arrêta encore et tourna la tête vers moi.

— Madame Kędra ?

— Oui ?

— Ne signez pas cette proposition aujourd'hui, je vous en prie.

— Pourquoi ?

Il hésita, comme s'il envisageait plusieurs réponses possibles.

— Parce que nous devrions d'abord déterminer ce qui appartient réellement à chacun de nous.

Il sortit avant que j'aie eu le temps de lui demander pourquoi il avait dit « nous ».

Je restai seule dans cette salle remplie de tissus, de documents et de projets qui, une heure plus tôt encore, me paraissaient parfaitement sûrs. Je passai les doigts sur le lin bleu. L'étoffe était douce, presque chaude, et la trace d'une ancienne couture courait le long de son bord.

Je pensai au poignet de chemise que Feliks avait fait réparer à la main.

À l'attention avec laquelle il avait touché mon travail.

Et au message qu'il avait retourné pour m'empêcher de le lire.

Mais ce qui me troublait le plus était tout autre chose : lorsque j'entendis de nouveau ses pas dans le couloir, je souhaitai qu'il revienne pour une raison qui n'avait plus seulement à voir avec l'exposition.

Serais-je capable de laisser entrer dans ma vie un homme que, dès notre première rencontre, je commençais à soupçonner de me cacher la vérité ?

Chapitre 1 - Les conditions de la proximité

Feliks revint dans la salle d'exposition avec l'expression d'un homme qui venait de terminer une conversation difficile sans avoir obtenu la réponse qu'il espérait. Il glissa son téléphone dans sa poche et observa pendant un instant les tissus étalés sur la table. Je ne lui demandai pas avec qui il avait parlé. Nous étions des inconnus l'un pour l'autre, et je n'avais aucune intention de commencer notre relation en me mêlant de ses affaires. J'avais néanmoins une excellente mémoire des détails, surtout de ceux que quelqu'un cherchait à dissimuler. Les mots concernant les droits cédés me revenaient encore à l'esprit, même si la raison me soufflait qu'ils pouvaient se rapporter à n'importe quelle commande.

— J'ai parlé à la commissaire de l'exposition, annonça-t-il. Elle arrivera dans une demi-heure. D'ici là, nous pouvons déterminer si nous sommes seulement capables de travailler ensemble.

— Voilà une excellente façon de commencer une collaboration. Vous envisagez déjà l'échec avant même que nous ayons fait quoi que ce soit.

— Je préfère reconnaître cette possibilité plutôt que de la découvrir après avoir dépensé de l'argent.

Il sortit de son sac un petit objet enveloppé dans du papier gris. Lorsqu'il déplia l'emballage, je découvris un livre de la taille d'une main, relié dans une toile d'un vert sourd. Son dos était légèrement arrondi, ses coins soigneusement finis, et une fine ligne de broderie réalisée à la main courait

sur le plat supérieur. Il ne ressemblait pas à un échantillon préparé pour un client. C'était plutôt un objet que quelqu'un avait fabriqué parce qu'il éprouvait le besoin de préserver quelque chose d'important.

— C'est votre proposition ? demandai-je.

— Un exemple des contraintes dont nous devons discuter.

Il ouvrit le livre. Les pages s'écartèrent souplement, sans ce craquement désagréable que produit parfois une reliure trop rigide. J'avais rencontré suffisamment d'artisans pour distinguer un travail correctement exécuté d'une véritable maîtrise. Feliks n'avait pas besoin de vanter ses compétences. J'en tenais la preuve entre mes mains.

— C'est un très beau travail, reconnus-je.

— Merci. Maintenant, essayez de le refermer d'une seule main.

Je m'exécutai. La couverture opposa une légère résistance.

— Le tissu est trop rigide ?

— Pour cette structure, oui. Avec un carton plus épais, le problème disparaîtrait, mais le livre perdrait sa légèreté. Avec un carton plus fin, le dos se déformerait plus rapidement. Voilà pourquoi je ne peux pas vous promettre que chaque tissu que vous choisirez conviendra à tous les types de reliure.

Je reposai l'objet et pris mon propre échantillonnier.

— Et moi, je ne peux pas vous promettre de choisir les matériaux uniquement en fonction de ce qui arrange le relieur. Cela ferait disparaître tout le sens de mon projet.

— Il ne s'agit pas de facilité.

— De quoi, alors ?

— D'honnêteté envers l'objet que nous voulons créer.

Je me tus. Une réponse était déjà prête, mais je la retins avant d'en prononcer le premier mot. Il n'y avait aucune condescendance dans la voix de Feliks. Il parlait de la construction des reliures avec le même sérieux que celui que j'accordais à l'origine des tissus. Je compris soudain que je n'avais pas rencontré un artisan de plus, prêt à exécuter mes instructions. J'avais devant moi un homme qui possédait lui aussi sa propre vision et qui n'avait aucune intention d'y renoncer.

Cela compliquait tout.

— Faisons un essai, proposai-je. Nous choisirons trois tissus. Vous me montrerez ce qu'il est possible d'en faire sans dénaturer leur caractère. Je déciderai si le résultat correspond au concept.

— Et si nous ne sommes pas d'accord ?

— Nous chercherons un quatrième tissu.

Il sourit.

— Vous n'aimez pas perdre.

— Je n'aime pas les situations dans lesquelles quelqu'un appelle compromis ce qui n'est en réalité que ma capitulation.

Pendant un bref instant, il me regarda sans rien dire. Puis il fit glisser le petit livre vert dans ma direction.

— Dans ce cas, nous avons trouvé notre premier point commun.

Je n'étais pas certaine qu'il parlait du travail.

Nous disposâmes les échantillons sur la longue table. Je choisissais les fragments en fonction de leur histoire, de leurs couleurs et des traces laissées par leur utilisation. Feliks examinait le tissage, la souplesse et la réaction des matériaux lorsqu'on les pliait. De temps à autre, il me demandait d'expliquer mes décisions, mais ce n'était pas pour les remettre en question. Il écoutait, puis formulait ses propres réserves. Étonnamment vite, nous trouvâmes un rythme dans lequel aucun de nous n'avait besoin de faire semblant d'être moins compétent qu'il ne l'était.

Nous nous attardâmes particulièrement sur un morceau de coton clair portant une petite pièce de réparation presque invisible.

— D'où vient-il ? demanda-t-il.

— D'une chemise qui appartenait à un homme ayant tenu un petit studio photographique pendant quarante ans. Sa fille m'a confié plusieurs vêtements après la fermeture de l'atelier. Elle souhaitait qu'ils soient réutilisés, mais pas transformés en objets décoratifs dépourvus de sens.

Feliks suivit la couture du doigt.

— La pièce a été cousue à l'intérieur.

— Oui. Le propriétaire ne voulait visiblement pas qu'elle se voie.

— Ou bien il voulait que sa chemise conserve une belle apparence, tout en sachant qu'elle avait été réparée.

Je le regardai.

— Cette différence est importante pour vous ?

— Énormément. Dans la première interprétation, il s'agit de dissimuler un dommage. Dans la seconde, il s'agit de prendre soin de quelque chose.

Je ne répondis pas. Je préférais ne pas reconnaître qu'une seule phrase venait de modifier mon regard sur un tissu que je connaissais depuis plusieurs mois.

Je préparai une première esquisse de reliure dans laquelle la pièce réparée devait se trouver près du dos. Feliks se plaça à côté de moi, tout en conservant une distance confortable. Lorsque je me penchai sur mon dessin, je remarquai sa main posée sur la table. Elle portait de petites traces de coupures, caractéristiques de quelqu'un qui travaillait quotidiennement avec des outils tranchants. Il ne cherchait à cacher ni ces cicatrices ni le poignet irrégulièrement raccommodé de sa chemise.

— Votre dessin est magnifique, dit-il. Mais avec cette disposition, le tissu sera soumis à des tensions précisément à l'endroit de la réparation.

— Je sais.

— Et vous l'avez dessiné malgré tout ?

— Je voulais voir si vous trouveriez une solution.

Il tourna la tête vers moi.

— Vous me mettez à l'épreuve ?

— Évidemment.

— Au moins, vous êtes honnête.

— En général.

Ce dernier mot résonna autrement que je ne l'avais voulu. Feliks haussa légèrement les sourcils, mais ne profita pas de l'occasion pour prolonger notre flirt. Il prit plutôt un crayon et dessina une deuxième version dans laquelle la couture devenait un élément de la structure au lieu de constituer un point faible de la reliure.

Je regardai son travail avec un intérêt croissant. Il avait la main sûre et une patience remarquable pour les détails. Il ne modifiait pas mon projet pour se l'approprier. Il développait une idée qui existait déjà.

— Cela pourrait fonctionner, dis-je.

— Pourrait ?

— N'attendez pas de compliments avant d'avoir réalisé le prototype.

— Dans ce cas, je vais devoir les mériter.

Notre conversation fut interrompue par l'arrivée de Hanna Radecka, la commissaire de l'exposition. Hanna était une femme énergique aux cheveux gris coupés court, qui avait l'habitude de passer directement des salutations aux questions d'organisation. Elle nous dit bonjour, puis posa sur la table une tablette affichant le programme des événements.

— Je vois que vous n'avez pas encore réussi à vous entretuer. C'est encourageant.

— Nous sommes encore en train de discuter des conditions, répondis-je.

— C'est justement pour cela que je suis venue. La direction du centre a approuvé la présentation de la collection pour la fin du mois prochain. Nous voulons montrer six reliures terminées, la documentation concernant les matériaux et le processus de création.

— Six ? Feliks écarta son dessin. Nous avions parlé de quatre, au départ.

— Nous avons obtenu un espace plus grand. C'est une bonne nouvelle.

— Pour les organisateurs, fis-je remarquer. Pour nous, cela représente du travail supplémentaire.

Hanna soupira.

— Aurelia, je sais que tu aimes que tout soit consigné par écrit. Nous allons régler les détails.

— C'est précisément ce que je voudrais faire maintenant. Les documents mentionnent une présentation commerciale. Cela ne faisait pas partie de nos accords précédents.

La commissaire regarda Feliks, puis revint vers moi.

— Plusieurs entreprises spécialisées dans le design et l'artisanat ont manifesté leur intérêt. Nous voulons simplement permettre des échanges.

— Qui pourra présenter le projet comme étant le sien ?

— Vous deux, évidemment.

— Et qui sera autorisé à négocier son exploitation ?

Hanna posa sa tablette.

— Vous devrez le déterminer entre vous. Le centre n'a aucune intention de s'approprier vos droits.

— Dans ce cas, je vous demande de supprimer des documents la mention concernant la possibilité de mettre la collection à la disposition de partenaires extérieurs, jusqu'à la signature d'un accord distinct.

Un silence s'installa. Feliks observait la feuille que j'avais posée un peu plus tôt près de l'échantillonnier. Il ne prit pas le parti de Hanna, mais ne me soutint pas immédiatement non plus.

— C'est raisonnable, déclara-t-il enfin. Nous ne devrions pas présenter quelque chose comme disponible tant que nous n'avons pas défini l'étendue des droits.

La commissaire acquiesça, bien qu'elle ne parût pas particulièrement enchantée.

— Très bien. Nous modifierons la formulation. Mais j'ai besoin d'un accord préliminaire de votre part avant lundi.

— Je préparerai une proposition, dis-je.

— Ensemble, rectifia Feliks.

Je tournai la tête vers lui.

— Pardon ?

— Si ce document doit définir nos obligations respectives, je souhaite participer à sa rédaction.

— J'avais prévu de vous envoyer un projet pour recueillir vos observations.

— Je préfère que nous en parlions avant que vous consacriez plusieurs heures à un texte qu'il faudra peut-être modifier.

Hanna promena son regard de l'un à l'autre. Finalement, elle sourit avec un soulagement manifeste.

— Parfait. Je vois que vous allez vous débrouiller sans moi.

Lorsqu'elle partit, la salle me sembla soudain beaucoup plus silencieuse. Dehors, la pluie commençait à tomber, et la lumière douce se diffusait sur les murs clairs. Feliks referma son carnet et recula sa chaise.

— Il y a quelque chose dont nous devrions parler avant de commencer à rédiger cet accord, dit-il.

— J'ai pourtant l'impression que c'est ce que nous faisons depuis une heure.

— Je ne parle ni d'argent ni de délais.

Son sérieux me fit interrompre le rangement des échantillons.

— De quoi, alors ?

— De notre manière de prendre les décisions. Je ne veux pas être simplement l'homme qui exécute vos dessins. Je sais que vous avez votre propre concept et je n'ai pas l'intention de vous le prendre. Mais si je dois apposer mon nom sur une reliure, je dois avoir mon mot à dire sur sa construction et pouvoir refuser de fabriquer quelque chose que je juge insuffisamment durable.

— Je comprends.

— Je n'en suis pas certain.

— Pourquoi ?

— Parce que je vous entends dire « je comprends », alors que vous préparez déjà votre réponse.

Pendant un instant, j'eus envie de nier. Malheureusement, j'étais effectivement en train d'organiser mes arguments dans ma tête. À la place, je posai les mains sur le bord de la table.

— Très bien. Je vais être franche. J'ai peur que, si je laisse une partie des décisions à quelqu'un d'autre, on finisse par me dire que le projet ne m'appartient plus.

Feliks ne répondit pas immédiatement.

— Et moi, j'ai peur de travailler sur un projet où mon nom ne serait qu'une signature apposée sous une responsabilité décidée par quelqu'un d'autre.

Ce fut la première fois que son calme me parut représenter davantage qu'un simple trait de caractère. Il parlait comme un homme qui connaissait le prix des compromis passés.

— Nous avons donc tous les deux de bonnes raisons d'être prudents, constatai-je.

— Oui. Mais la prudence ne devrait pas signifier que nous refusons de faire confiance aux compétences de l'autre.

Je lui donnai raison, même si cela me coûta davantage que je ne voulais le montrer. Nous décidâmes que le choix des tissus, leur provenance et la manière de présenter leurs histoires resteraient de mon ressort. Feliks serait responsable des solutions de reliure, de la solidité des structures et de la durabilité des ouvrages. Les décisions influençant l'apparence générale de la collection seraient approuvées conjointement. Aucun de nous n'aurait le droit de transmettre seul le projet à la production ni de faire des offres au nom de l'autre.

Lorsque j'eus noté le dernier point, Feliks me regarda avec un intérêt manifeste.

— Vous venez d'établir des règles de collaboration dans lesquelles chacun de nous a la possibilité de dire non.

— C'est plutôt une bonne chose, non ?

— Une très bonne chose. Surtout si nous sommes tous les deux capables de le respecter.

Je refermai mon carnet. Il était déjà tard dans l'après-midi et je n'avais bu qu'une demi-tasse de café depuis le matin. Feliks remarqua mon regard dirigé vers ma tasse vide.

— Vous avez mangé quelque chose de consistant aujourd'hui ?

— C'est une question professionnelle ?

— Non. Une simple curiosité.

— Alors la réponse est : pas grand-chose.

— Il y a un endroit, pas très loin, où ils font de bons sandwichs. Je peux vous montrer où c'est.

— Vous essayez de conclure nos négociations avec de la nourriture ?

— Si je cherchais à vous acheter, je choisirais quelque chose de plus cher.

J'éclatai de rire avant de pouvoir me retenir.

Ce qui me surprit ne fut pas la plaisanterie elle-même, mais le fait qu'il n'attendait aucune récompense en retour. Il ne se rapprocha pas, ne profita pas de mon amusement pour ajouter une remarque. Il attendit simplement ma réponse.

— Je ne peux pas aujourd'hui, dis-je. Je dois encore mettre de l'ordre dans la documentation.

— Je comprends.

Il ramassa son sac et commença à rassembler ses affaires sans montrer la moindre déception. Je réalisai alors qu'il avait réellement accepté mon refus sans essayer de négocier. Cette simple courtoisie me parut étonnamment séduisante.

— Mais nous pourrions discuter de l'accord demain, ajoutai-je. Autour d'un café. En dehors du centre.

Feliks m'observa attentivement.

— C'est une proposition professionnelle ?

— Pour commencer.

Son sourire se dessina lentement, presque imperceptiblement.

— Alors, à demain. Onze heures ?

— Cela me convient.

Tandis que je le suivais des yeux jusqu'à la porte, je remarquai que, pour la première fois depuis longtemps, je ne pensais pas uniquement à protéger mon travail. Je me demandais aussi ce que je pourrais encore découvrir sur cet homme capable de me contredire sans chercher à me priver de ma voix.

Sur la table reposait son dessin de reliure à la couture apparente. J'inscrivis deux mots en dessous : « Structure commune ».

Ils semblaient innocents.

J'ignorais encore tout ce qu'ils pourraient signifier.

Chapitre 2 - Les choses qu'aucune signature ne peut garantir

Le lendemain matin, j'arrivai au café dix minutes avant l'heure convenue. C'était volontaire. J'avais besoin d'un moment pour mettre de l'ordre dans mes pensées avant que Feliks recommence à poser des questions auxquelles je ne parvenais pas à répondre avec indifférence. Je choisis une table près de la fenêtre, avec vue sur les pavés mouillés d'une ruelle de la vieille ville de Toruń. Je posai sur la chaise voisine le dossier contenant ma proposition d'accord et retournai mon téléphone, écran contre la table. Je tenais à préserver le caractère professionnel de notre rendez-vous, même si, la veille, je m'étais demandé bien trop souvent à quoi ressemblerait Feliks s'il souriait vraiment à pleines dents.

Il arriva à l'heure exacte. Il portait un manteau sombre sous lequel j'aperçus une autre chemise en lin, cette fois d'un gris chaud. Il tenait une chemise à documents plate dans une main et un petit paquet de papier dans l'autre.

— Bonjour, dit-il en s'arrêtant près de la table. Cette place est libre ?

— Cela dépend. Vous avez apporté de nouveaux arguments contre mes projets ?

— Seulement trois.

— Dans ce cas, asseyez-vous. Quatre auraient été inacceptables.

Il retira son manteau et je remarquai que le poignet de sa chemise avait été raccommodé avec un fil plus foncé. Ce n'était pas la même couture que la veille. Je me demandai

pendant un instant combien de vêtements il conservait plus longtemps que d'autres ne l'auraient jugé raisonnable. Il y avait chez lui quelque chose de constant, presque d'obstiné, que je commençais à reconnaître dans ses moindres gestes.

— C'est pour vous, dit-il en poussant le paquet vers moi.

Je dépliai le papier. À l'intérieur se trouvait un petit carnet relié dans un coton clair. Le tissu présentait une texture délicate et une simple couture faite à la main apparaissait sur le dos.

— Je ne peux pas accepter de cadeau avant la signature de notre contrat, dis-je, sans pour autant reposer le carnet.

— C'est un échantillon technique. Vous pouvez le détruire pendant vos essais.

— Voilà une manière très romantique de désigner un cadeau.

Je ne réalisai ce que je venais de dire que lorsque Feliks releva les yeux.

— Ce n'est pas moi qui ai employé ce mot.

— Je n'en avais pas l'intention non plus.

— Alors convenons que nous sommes tous les deux capables de dire parfois des choses que nous n'avions pas prévues.

Je passai le pouce sur le dos du carnet. La reliure était souple, tout en conservant sa forme. Je l'ouvris au milieu. Les pages s'étalèrent presque parfaitement à plat.

— Comment avez-vous fait ?

Feliks sortit deux petits dessins de son dossier.

— J'ai modifié la façon dont le tissu est fixé au dos. Ainsi, il ne supporte pas toute la tension. Hier, vous m'avez dit